

LE
GUIDE
CULTUREL
DU
GRAND
PARIS

Télérama | Sortir

NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

SUPPLÉMENT DE TÉLÉRAMA

25-3

31-3

2026

LES CENTRES CULTURELS ÉTRANGERS

PARIS VILLE-MONDE

VOYAGES, VOYAGES...

Il y a des dizaines de centres culturels étrangers à Paris. Ces lieux prestigieux, souvent conviviaux, sont l'occasion de découvrir des artistes rares ici.

Après quatre années de rénovation, le Centre culturel suisse rouvre enfin. Rien de radicalement nouveau dans ce lieu situé rue des Francs-Bourgeois, si ce n'est des espaces optimisés, une meilleure circulation entre les deux bâtiments reliés par une petite cour, où il est possible désormais de prendre un café. Facilement identifiable avec sa large vitrine donnant sur la rue, le « CCS » fait donc son retour sur la scène artistique parisienne, avec une salle complètement modulable pour accueillir spectacles, conférences, concerts, performances, et des espaces d'exposition qui respirent grâce aux combles récupérés. Sans compter sa librairie.

Au coin de la même rue, ou presque, l'Institut suédois est fort couru pour son café, baptisé Fika – un terme désignant notamment le fait de prendre une pause. Difficile de trouver où s'asseoir à l'extérieur, dans la superbe cour de l'hôtel

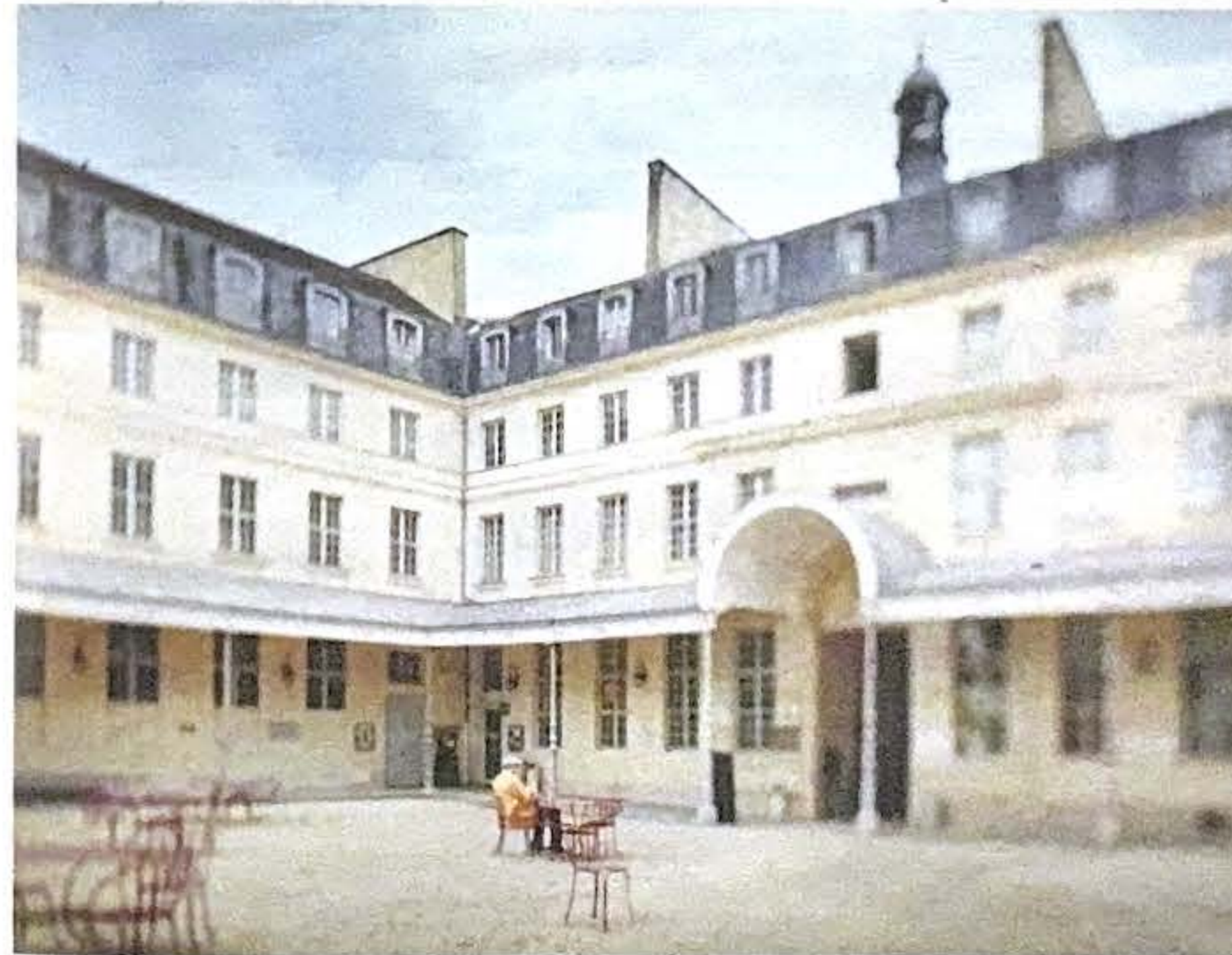
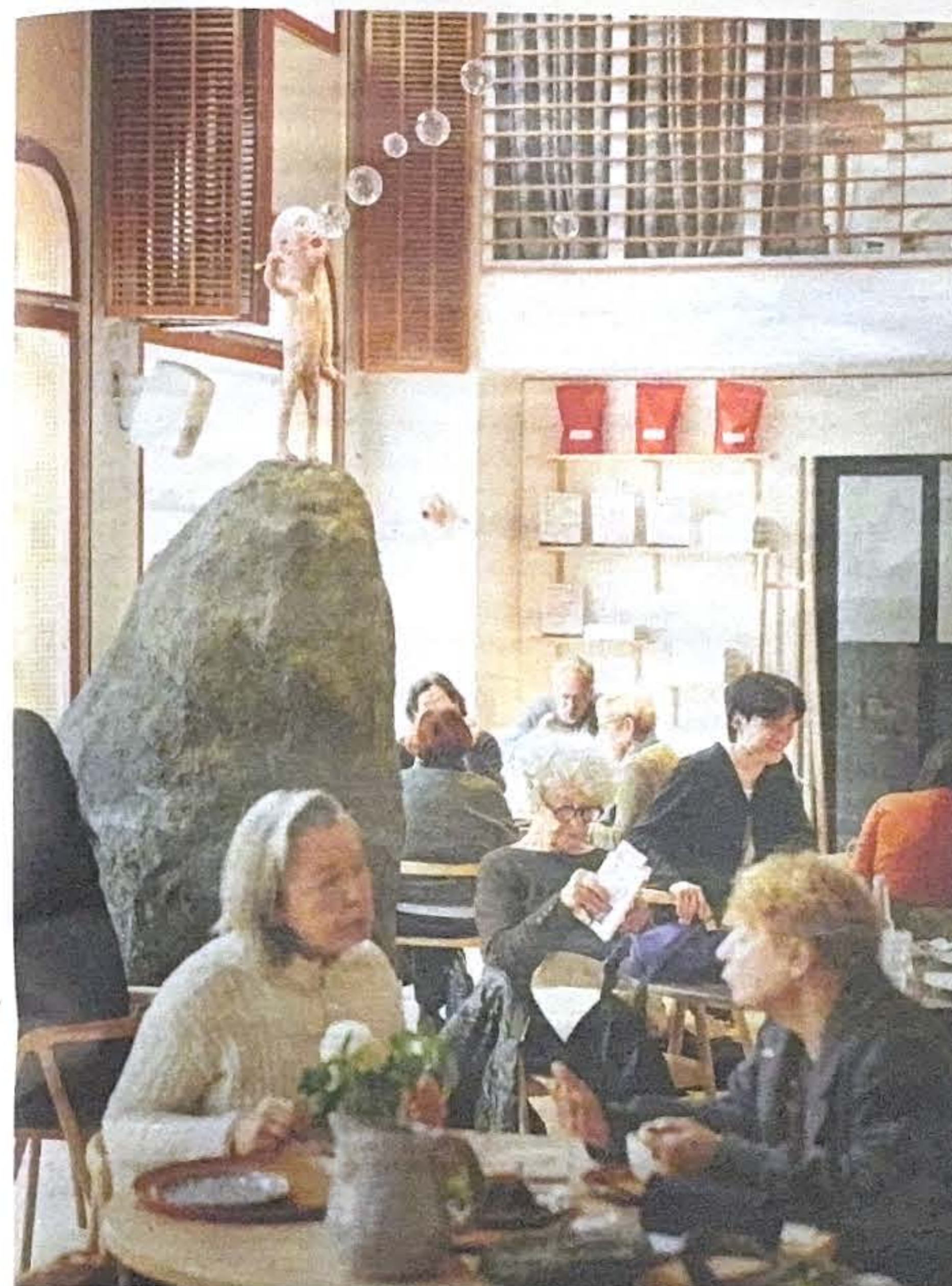
de Marle. Il serait dommage pourtant d'en rester aux tartines de pain noir surmontées de poissons marinés ou aux délicieuses brioches roulées à la cannelle. La programmation, qui déborde volontiers dans le jardin (côté rue Elzévir), révèle la richesse de la scène artistique suédoise, tous domaines confondus. On y fait d'intéressantes découvertes comme en ce moment, où Olle Bærtling (1911-1981), figure de l'abstraction suédoise, y est présenté. De quoi donner envie d'apprendre le suédois, dispensé également dans ces murs. À l'étage, les salles historiques, avec leurs plafonds à la française et leurs amusants portraits rococo, valent le coup d'œil.

COURS DE LANGUE ET PROMENADES À THÈME

Traversant la Seine, on débarque rive gauche, où l'Institut finlandais promet aussi une proposition artistique et culinaire de qualité. Avec un piano de concert et une vaste hauteur sous plafond, le café Maa combine joie des papilles et offre culturelle. L'automne dernier, on y admirait les tapisseries de l'artiste contemporain Kustaa Saksi. Jouant la porosité, les expositions y débordent de leurs espaces, situés côté rue des Écoles. Au sous-sol, un auditorium complète l'équipement. Côté programmation, l'Institut a fait le pari de la pluridisciplinarité et des partenariats, s'arrimant à de gros événements, comme l'exposition du Petit Palais consacrée au peintre Pekka Halonen (1865-1933), qui vient de s'achever.

Expositions, arts de la scène, concerts, films, rencontres, conférences, cours de langue, voire résidences d'artistes, bibliothèque et librairie : les centres et instituts culturels étrangers de la capitale offrent une large palette d'activités. Ressources exceptionnelles pour le public, tout y est souvent gratuit (sauf les cours de langue, dans la plupart des cas) ou à des tarifs symboliques. Particulièrement nombreuses à Paris (autour d'une centaine), ces institutions sont nées de l'idée de rapprocher les peuples par la culture afin de favoriser la paix. Inauguré en 1963, le Goethe Institut en est l'illustration. « Sa création

INGEBORG LÜSCHER/ADAGP PARIS, 2026



est indissociable du contexte de l'après-guerre et de l'histoire des relations franco-allemandes», souligne sa directrice, Katharina Hey. Parmi les plus gros instituts culturels, il compte une vingtaine de professeurs d'allemand, une programmation qui alterne art contemporain et littérature en passant par le cinéma, la musique et le spectacle vivant ainsi qu'une vaste bibliothèque. Non loin, l'Instituto Cervantes, ouvert en 1991, héritier de la Biblioteca española (créée en 1952), est le fer de lance de l'apprentissage de l'espagnol, offrant même une certification officielle du niveau de langue. Un feu roulant d'événements s'y succèdent : pas plus de deux jours sans une projection de film, une conférence, un concert, un atelier, la présentation d'un livre ou le vernissage d'une exposition. Sans oublier, deux fois par mois, les promenades urbaines sur les traces d'illustres hispanophones passés par Paris.

TAÏWAN CHOISIT LA DISCRÉTION

À l'ombre du Panthéon, le Centre culturel irlandais, ouvert en 2002, occupe les bâtiments érigés au XVIII^e siècle pour recevoir l'imposant séminaire catholique irlandais – la communauté avait été accueillie par Louis XIV. Un prêtre y est encore à demeure, qui célèbre chaque dimanche la messe dans la chapelle. Laïc pour autant, le Centre tire parti de ses locaux pour proposer des résidences d'artistes (environ cinquante par an) et investit sa vaste cour arborée pour des événements festifs : fête de la musique, Saint-Patrick. À l'étage, dans une belle salle austère, la bibliothèque patrimoniale héritée des séminaristes recèle toutes sortes de psautiers et livres d'heures du XV^e siècle. Mais l'art vivant reste aussi à l'honneur avec concerts, films, expositions.

Membres, pour une cinquantaine d'entre eux, du Ficep (Forum des instituts culturels étrangers à Paris, association créée en 2002 pour favoriser les liens, au-delà des accords diplomatiques propres à chacun), les centres culturels étrangers ne sont pas d'inspiration purement philanthropique. Ils constituent une vitrine essentielle du dynamisme de ces pays et restent

À l'Institut finlandais, l'espace d'exposition, qui présente ici les œuvres de Tommi Toija, déborde dans le café.

Derrière le Panthéon, dans le Quartier latin, se cache le Centre culturel irlandais, dont la vaste cour accueille fêtes et concerts.

Le Centre culturel suisse rouvre ce week-end. Il présente trois expos d'art contemporain dans un nouvel espace modulable.



liés de près ou de loin aux relations diplomatiques. En 2013, la décision brutale du ministère des Affaires étrangères néerlandais de couper les vivres à l'Institut néerlandais, à Paris depuis 1957, a entraîné sa fermeture alors que ses expositions étaient devenues des incontournables. L'Atelier néerlandais a pris la suite (installé depuis 2025 près du Châtelet), se réinventant en une sorte de plateforme pour les industries créatives, à cheval entre les Pays-Bas et la France.

Dépendant directement de l'ambassade ou d'un ministère (de la Culture ou des Affaires étrangères), ou bien jouissant davantage d'indépendance car placées sous l'égide d'une Fondation ou d'une association, ces structures constituent, peu ou prou, un instrument de soft power. Une réalité plus ou moins criante selon les cas. « Pour Taïwan, qui n'est reconnu en Europe que par le Vatican, la culture est notre seul moyen d'exister à l'étranger », souligne Chen Hung-hsing, nouveau directeur du Centre culturel taïwanais, installé dans un hôtel particulier du XVIII^e siècle à deux pas du musée d'Orsay, dans les mêmes locaux que l'ambassade. Pour autant, pas de salles d'exposition, ni d'événements culturels sur place : tout se passe hors les murs, via une politique axée sur les partenariats avec de grandes institutions françaises : Centre Pompidou, Théâtre national de Chaillot, Festival d'Avignon, Centquatre... où il joue un rôle de pôle ressource et financier.

S'y ajoutent des résidences d'artistes, des soutiens à la traduction et l'édition, à de nombreux festivals tel que celui du film taïwanais, qui vient de s'achever à Paris. Un choix stratégique d'œuvrer de manière souterraine.

Relocalisé dans des bâtiments communs avec l'ambassade depuis 2018, le Centre culturel canadien, à Paris depuis 1970, affiche une programmation qui fait écho aux priorités gouvernementales (comme la reconnaissance des peuples autochtones), mais n'en demeure pas moins de grande qualité. Corollaire : le lieu se retrouve contraint de fermer les week-ends, sauf exception, et d'appliquer des dispositifs de sécurité, auxquels on est peu habitué lorsqu'on vient simplement visiter une exposition. Non loin, le Centre culturel de Corée est regroupé avec d'autres structures gouvernementales, consacrées notamment au tourisme. D'où l'impression un peu confuse lorsqu'on pénètre dans le bâtiment. S'agit-il d'une gigantesque agence de voyages ? Reste que la Corée, à n'en pas douter, mise sur la diffusion de sa culture : ici tout est gratuit et l'offre pléthorique, des cours de langue à ceux de cuisine, en passant par les concerts de K-pop ou les expositions immersives qui déclenchent un raz-de-marée de visiteurs, jusqu'à dix mille visiteurs par mois, la queue s'allongeant sur le trottoir rue de la Boétie.

— **Véronique Bouruet-Aubertot**

Photos : Léa Crespi pour Télérama Sortir

INTERVIEW INTÉGRALE
SUR TELERAMA.FR

« Dire que l'on parle portugais au Brésil, c'est gommer cinq siècles d'histoire »

L'ouvrage *Latim em pó* [« latin en poudre », ndlr], le chercheur Caetano Galindo explique notamment que dès le IV^e siècle le latin « vulgaire » parlé dans l'Empire romain s'est mélangé aux dialectes des peuples conquis. De la même façon, le portugais des missionnaires catholiques s'est mêlé, au XV^e siècle, aux mille deux cents idiomes indigènes des peuples qu'ils étaient venus évangéliser. La *lingua geral* [« langue générale », ndlr] ainsi produite a continué d'évoluer au XVIII^e siècle, au contact des trois cents dialectes africains importés par les esclaves. Mon album, très politique, est né de ce long cheminement identitaire.

En quoi cet album est-il politique ?

La langue est toujours politique, surtout quand elle touche à la question coloniale. Jusqu'à récemment, on pouvait lire dans les livres d'histoire : « Les Portugais ont découvert le Brésil en 1500 » comme s'ils étaient les premiers humains à occuper ce territoire, pourtant déjà habité depuis douze mille ans. C'est pareil pour la langue : dire que c'est le portugais que l'on parle au Brésil revient à gommer cinq siècles d'histoire. En rendant hommage aux langues romanes, et plus encore au brésilien, qui n'existe pas officiellement, je veux ouvrir la discussion.

Quel est votre rapport au français ?

Il est à la fois familial, amical et culturel. Les Brésiliens adorent les Français, parce qu'à la différence des Américains, ils savent profiter de la vie. La langue a une place dans cette histoire d'amour. C'est d'autant plus frustrant quand je fais lire les chansons que j'ai écrites, en français, à mes amis d'ici : ils sont catastrophés par mes fautes ! Je les comprends. Vous, Français, tenez votre langue pour un trésor national. Et votre fierté m'inspire : c'est chez vous que j'ai commencé à dire « brésilien » et non plus « portugais » pour évoquer la langue de mon pays natal, dont je voudrais que tous mes compatriotes soient fiers.

— **Propos recueillis par Anne Berthod**

Photo : **Laura Stevens** pour Télérama Sortir

| Le 30 mars, 19h30 | La Maroquinerie, 23, rue Boyer, 20^e | lamaroquinerie.fr | 25,99€.



Sur scène pour défendre un album plurilingue, le chanteur brésilien entend célébrer le brassage linguistique qui a façonné l'identité de son pays.

Sur l'album « Brasiliano », vous chantez en huit langues. Pourquoi ?

C'est mon quotidien ! Pour commencer, je vis en Occitanie. Mon fils de 5 ans est né en France, sa mère est brésilienne et italienne, si bien qu'à la maison, nous parlons plusieurs langues. Mon fils aîné, lui, avait 19 ans quand nous nous sommes installés à Montpellier. Quatre mois plus tard, il m'a annoncé qu'après le portugais, l'espagnol et le français, il allait se mettre à l'italien. Il m'a parlé alors des langues romanes et m'a expliqué leur cousinage : ce fut pour moi un déclic, le début d'une quête identitaire qui m'a poussé à me plonger dans les livres de linguistique et de philologie, tout en donnant une direction inattendue à cet album.

Que vous ont appris vos lectures ?

Que la formation de la langue brésilienne ne se résumait pas à l'arrivée des caravelles portugaises et qu'elle résultait de mélanges multiples. Dans

LUCAS SANTTANA

OLLE BAERTLING/ADAGP/BELLA RUNE/ADAGP/ULLA VON BRANDENBURG/ADAGP. PARIS, 2026



L'Institut suédois, logé dans le magnifique hôtel de Marle, accueille des expos d'artistes dont celle d'Olle Baertling et de Bella Rune.